

*Proust et les images*, Peinture, photographie, cinéma, vidéo, sous la direction de Jean Cléder et Jean-Pierre Montier, Presses Universitaires de Rennes, 2003, 247 p.

Le fil directeur qui sous-tend cette réflexion est le concept d'Image-Temps, hérité de Gilles Deleuze. Les analyses proposées relèvent de la philosophie et de la sémiotique (celles de Barthes et Ricœur notamment), avant de s'inscrire dans le champ disciplinaire des études cinématographiques.

L'ouvrage s'ouvre sur une analyse critique faite par Pierre Champion des positions de Ricœur à propos de Proust, qui instaurent la suprématie du narratif au détriment du poétique. Florence Godeau et Pierre-Henry Frangne étudient les affinités entre Virginia Woolf, Mallarmé et Proust, dans leur rapport aux mouvements picturaux contemporains que sont l'impressionnisme et le symbolisme. L'impressionnisme a permis à V. Woolf et à Proust de peindre l'éphémère alors qu'ils s'inscrivaient dans une temporalité de la durée. Florence Godeau met en valeur l'écriture impressionniste des deux auteurs, à travers leurs descriptions et à partir d'une stylistique du texte. Pierre-Henry Frangne démontre comment pour Proust et Mallarmé impressionnisme et symbolisme se rejoignent.

Dans une longue et passionnante étude, Jean-Pierre Montier présente d'abord la photographie dans ses rapports avec l'autobiographie et la question de l'identité, de sa quête. Puis il se livre à une analyse critique de *La Chambre claire* de Barthes qui suit une démarche proustienne, en se référant à la Photo de la mère. Jean-Pierre Montier expose alors son propre point de vue : alors que pour Barthes, la photographie est l'essence du Temps, elle est pour Proust, regard et perception, s'inscrit dans une durée bergsonienne. Les deux exemples cités, en fin de chapitre, la photographie de la grand-mère qui culpabilise le héros et celle d'Albertine que demande Robert de Saint-Loup au narrateur pour pouvoir retrouver la fugitive, sont particulièrement convaincants.

Pour Valérie Dupuy, la représentation du personnage chez Proust doit tout à la chronophotographie de E.-J. Marey : même technique du portrait en mouvement, de la fragmentation du personnage, de la multiplicité des images qui le composent. Le temps devient ainsi, comme chez Marey, du « temps incorporé », autrement dit du temps rendu sensible. Jean-Pierre Montier présente, dans une deuxième étude, le livre de Brassai, *Marcel Proust sous l'emprise de la photographie*, resté inédit jusqu'en 1997. Grâce à son expérience de photographe, Brassai a découvert le véritable rôle de la photographie dans l'œuvre de Proust : elle apparaît dans toutes les scènes essentielles et joue un rôle structurant. Montier fait un audacieux rapprochement entre le procédé de l'inversion sur lequel repose la photographie et l'inversion sexuelle, thème majeur de la *Recherche*. Il s'attarde sur le portrait du narrateur en petit prince, cité par Céleste, dans *Sodome et Gomorrhe* et qui correspondrait à une photographie que possède le musée Marcel Proust. Cette photographie remettrait en cause le refus

proclamé par l'auteur de toute approche autobiographique de son oeuvre (mais j'ajoute qu'un doute subsiste sur l'authenticité de la photographie...).

Avec l'intervention de Jean Cléder est abordée la question de l'adaptation de Proust à l'écran. Ruiz préfère parler d'« adoption » plutôt que d'« adaptation », quand il propose une lecture cinématographique de l'oeuvre de Proust, dans son film *Le Temps retrouvé*. Et celle-ci ne peut se faire qu'à la lumière de la merveilleuse lanterne magique, métaphore du Temps. La discussion se prolonge dans l'article de Vincent Ferré qui relève les inexactitudes du film de Ruiz (notamment l'interprétation qui est donnée du pastiche Goncourt) et dans celui de Maxime Scheinfeigel qui voit en *La Captive* de Chantal Akerman un parfait équivalent de *La Prisonnière* de Proust. Pour ne citer qu'un exemple, Ariane/Albertine intègre par son seul nom la dimension temporelle, clé de voûte de l'oeuvre de Proust. Le volume se clôt par le récit fait par Françoise Nicol d'une singulière expérience, celle de Véronique Aubouy, cinéaste qui a entrepris de filmer la lecture intégrale de la *Recherche*, à raison de deux ou trois pages lues par les lecteurs les plus divers qui soient et dans des lieux tout aussi divers. « Proust lu » devient le fil directeur de sa vie, en même temps qu'il est un témoignage sur l'évolution sociale, à travers la radiographie des lecteurs.

Cet ouvrage, qui se veut résolument pluridisciplinaire, a le mérite de la remise en cause, du dépassement des paradoxes, du rapprochement des contraires, de l'audace. Mais pourquoi penser que les spécialistes de Proust - auxquels seul Vincent Ferré se réfère - sont nécessairement passéistes et refusent toute adaptation ? Les différents articles publiés dans le *Bulletin Marcel Proust* sur la question de l'adaptation de l'oeuvre de Proust au cinéma ont fait part d'une diversité de points de vue, comme en avait aussi témoigné la table ronde organisée au Théâtre du Vieux-Colombier, il y a quelques années, réunissant spécialistes du cinéma, littéraires, mais aussi auteurs de bande dessinée, autre forme d'adaptation qu'ignorent nos brillants collègues de Rennes 2 ! L'ouvrage, qui allie perfection formelle et contenu résolument scientifique, reste néanmoins passionnant et d'une excellente qualité.

Mireille NATUREL

© Samp 2005